

## ENTRÉE

Le Voyeur sortit de l'escalier du métro. Il fit quelques pas, s'arrêta, alluma une cigarette et observa ce qu'il y avait autour de lui.

La dalle en béton de trois-mille-six-cents mètres carrés recouvrait le réseau souterrain de la station et du centre commercial, grand espace à ciel ouvert bordé d'un ensemble de tours de bureaux et de sièges sociaux. C'était l'heure de pointe. Le quartier des affaires lâchait sur les trottoirs ses milliers d'employés aux costumes froissés, brandissant leurs attachés-cases comme autant de kits de survie, absorbés par les bouches de métro qui les renvoyaient à leur vie domestique. Le Voyeur sentait sous ses chaussures la vibration des trains qui s'entrecroisaient dans la station, activité mécanique et humaine constante sous les arcs électriques, soufflant et suintant dans la vapeur.

Le Voyeur remonta le col de son manteau noir. Il aimait sentir la foule, la rythmique interne des pas pressés, des gens qui se bouscuaient. Il avait toujours aimé ce son, cette présence chaude, presque animale, s'y lovait comme dans un tapis soyeux. Quelques flocons de neiges flottaient dans l'air comme des plumes à travers les lumières, formant de petits ballets que les passants traversaient sans les voir, maussades, indifférents. Le Voyeur, lui, avait tout son temps. C'était son luxe. Il ne rentrait nulle part, n'avait pas d'horaires. Il avait tout le temps pour observer ce qui était futile. Les minces filets de vapeur de sa respiration. La neige sous les lampadaires, cristaux semblables aux dessins d'enfants. Rester immobile. Attendre le moment où le décor se vide. Marcher au hasard, s'arrêter. Attendre encore. Regarder. Repartir.

Les immeubles, eux aussi, continuaient une vie parallèle dont peu de gens se souciaient. La nuit ouvrait son monde secret.

La ville avait son histoire et sa géographie propre. Elle ne paraissait univoque que pour les yeux distraits, ceux qui ne savaient pas la regarder. Aux autres, promeneurs initiés, elle dévoilait une topographie intime d'une infinie complexité, territoires inconnus aux étendues surprenantes et aux profondeurs insoupçonnées. De la surpopulation on passait à d'authentiques no-man's land. Des lieux interdits ouvraient leurs portes aux seuls détenteurs de cartes oubliées. Des trous béants d'antimatière s'étaient à l'air libre, où certains passants imprudents s'égarèrent parfois et dont ils ne revenaient jamais. Endroits maudits cachés derrière des palissades, des fenêtres murées, mais parfois aussi en totale visibilité. On montait un escalier, on franchissait une porte, on traversait une rue et on pénétrait dans un monde régi par des lois différentes, dangereuses. Il suffisait pour cela de faire juste un pas de côté par rapport au sens de la marche. Certaines limites sont balisées, d'autres non.

Le Voyeur se mit en route vers sa destination.

Peu à peu, l'esplanade retrouvait son état vierge, lisse, aussi brillante qu'une mer gelée. Les tours étaient d'étranges épaves de science-fiction, morceaux de verre tombés du ciel à demi enfoncés dans une nappe de silicium bleuté. Un urbanisme tout en lignes brisées, qui évoquait moins une ville qu'un tableau surréaliste, une plage vitrifiée sur une planète lointaine. Les lumières des étages clignotaient un morse lent et indéchiffrable, signaux envoyés depuis des vaisseaux fantastiques. Marcher entre ces tours, dans ces allées démesurées tout en angles obtus qui n'étaient plus des rues, c'était éprouver une curieuse impression d'apesanteur, le regard attiré vers le haut, les pieds se détachant du sol.

Les rampes d'accès pour handicapés, pistes cyclables, pentes descendantes menant aux parkings souterrains étaient dégagées. Deux mômes à capuches faisaient une course de patinette. Leurs cris résonnaient entre les immeubles comme s'ils chutaient dans le vide.

Le Voyeur longea la façade du cinéma ultramoderne dont les affiches avaient été remplacées par des panneaux numériques. Les blockbusters américains exhibaient fièrement leurs effets spéciaux CGI, super-héros et guerres des étoiles en 3D et son Dolby multidirectionnel. Juste en face, un kiosque à musique à l'aspect outrageusement artificiel apportait un pittoresque peu efficace. Le bassin aquatique, dessiné par

un artiste contemporain, formait une nappe d'eau glacée où se reflétaient les couleurs pâles des supports en plastique fluorescents. Ces touches de prétendue fantaisie dans cet environnement privatisé de blocs de bureaucraties et d'entrepreneuriat avait quelque chose de pathétique. Les designers avaient repeint de tons vifs des plots en plastiques. Une sculpture hideuse censée célébrer le corps humain levait les bras au ciel dans une fontaine en ciment. Joie de vivre, humanité, liberté. Concepts figés dans des gadgets du plus total mauvais goût, à la fragilité inquiétante. Au fond, seul le béton régnait ici. Seul le béton restait.

Mais le Voyeur n'était pas venu pour ça.

Il n'était pas venu pour les films américains ni pour l'art post-moderne.

Il était venu pour la retrouver, elle.

Il était revenu comme il était revenu la veille et le soir précédent. Comme il revenait ici chaque soir, depuis si longtemps qu'il en avait tout oublié...

Il s'approchait d'elle. Son cœur battait.

Deux rangées d'immeubles à l'aspect austère dressaient une gigantesque porte de cathédrale sur le côté est. L'allée piétonnière, semblable aux précédentes, était bordée d'un alignement de bancs en béton et de lampadaires tubulaires. Elle s'ouvrait sur une place circulaire entourée d'arbustes, espace dégagé, bijou d'architecture mettant en valeur le diamant dont il était l'ornement. La haie d'honneur de ses rayons convergeait vers son centre, célébrant sa beauté, soulignant ses perspectives.

Le Voyeur l'avait enfin retrouvée.

Elle était là, à nouveau devant lui.

La tour.

*Sa tour.*

La tour Antenna pointait un ciel d'hiver strié de nuages pourpres de sa forme insolite. Un chef d'œuvre de design inauguré en 2014. Cent-quatre-vingts mètres de hauteur. Quarante-quatre étages de bureaux, de sièges d'entreprises privées. La « symbiose entre l'humain, la nature et la technologie » selon sa plaquette publicitaire. Un vrai tour de force technique. Quarante-quatre mille mètres carrés, une optimisation complète de chaque partie fonctionnelle, une installation incorporant tous les nouveaux prototypes en termes de connexions et de télécommunications. Des tonnes de matériaux ultramodernes, des kilomètres de canalisations. Des centaines de milliers de câbles, de fils invisibles, d'ondes. Une infinité de lumières brillant dans le noir.

Antenna. Un nom qui évoquait la forme d'une flèche, d'un pylône, idée reçue que son créateur avait pris à contrepied de façon radicale. C'était la première chose qu'on remarquait, ce qui d'emblée intriguait le regard : cette architecture non linéaire, difficile d'appréhension car abolissant tout angle droit. Chaque côté était une structure oblique de dièdres qui donnait l'impression qu'on avait recollé les fragments d'un miroir cassé. Les derniers étages formaient un trapèze évasé qui créait depuis le sol un effet de perspective aberrant ; la superficie du sommet semblait supérieure à celle de la base, suspendue en apesanteur comme un bateau de verre. Les parois défiaient la verticalité de leurs arêtes obliques, chaque élément géométrique renvoyant un trait de lumière désaccordé de son voisin, puzzle sans cesse changeant qu'on aurait pu contempler pendant des heures, ciel déstructuré d'un paradis froid vers lequel on se sentait absorbé, tombant vers lui presque malgré soi.

Cinq sociétés principales occupaient les quarante étages. Au neuvième se trouvait la section web service de Cool Cash, leader mondial de la vente par internet. Au vingt-quatrième, DTK Technology, entreprise de service numérique issue de la fusion des deux plus gros groupes informatiques américains, Computer Technics et la division Enterprise Service de Edge & Dickinson, se positionnait dans la transformation digitale auprès des entreprises et des gouvernements. Son slogan était « Perform and perfect ». Au vingt-sixième, AlphaXeneca, groupe biopharmaceutique international axé sur la recherche, le développement, la production et la commercialisation de médicaments de prescription, intervenait dans des domaines thérapeutiques précis : maladies cardiovasculaires et métaboliques, oncologie, neuroscience, infectiologie et vaccins. Au vingt-huitième, Hector, le plus gigantesque de tous, groupe électronique spécialisé dans l'aérospatiale, la défense, la sécurité et le transport terrestre, issu de la réunion des branches spécialisées dans les activités militaires de Althom, Thessault et Catel CSF. Selon

ses propres termes, il s'organisait de façon matricielle, développant des systèmes critiques dans des zones géographiques et des secteurs d'activités définis à l'avance. Chaque maison avait des succursales dans tous les pays, tentacules translucides étendus sur la planète, dards et aiguilles injectant leur chimie jusque dans les coins les plus secrets. Des milliers d'actionnaires, des centaines de milliers de salariés. Antenna était un épicentre du monde nouveau, astre projetant des rayons sur l'ensemble du globe.

La partie intermédiaire de l'immeuble abritait une structure hôtelière de luxe, Abiza, permettant aux résidents étrangers d'effectuer leur séjour aux frais des entreprises. Ces derniers profitaient de suites tout confort pourvues de matériel high-tech, de services de restauration et avaient même à leur disposition une piscine couverte et une salle de sport.

La tour avait aussi ses espaces vides, ses dizaines de plateaux inoccupés en attente d'une activité humaine, ses salles de réunions tout équipées aux tables et aux chaises obstinément fixes, aux ordinateurs éteints, ses pièces silencieuses. C'étaient ces zones creuses que le Voyeur préférait. Dans toute chose, il avait toujours aimé les angles morts.

Il connaissait par cœur l'histoire de son créateur, le québécois Christian J. Christian, une célébrité dans le monde de l'architecture et des médias. Sa première création de référence avait été les studios Antax, gigantesque complexe ultramoderne du cinéma d'animation, dont la production avait pris le leadership des majors américaines. Cette construction démesurée avait symbolisé une nouvelle phase dans l'industrie de l'entertainment. Efficacité et esthétisme. Christian avait imposé une marque particulière qu'on reconnaissait au premier coup d'œil, un mélange subtil de fonctionnalité et d'angles subtilement tordus qui créaient de curieux effets optiques et sensoriels. Tout ce qu'il érigeait comportait une part d'irréalité, un caractère décalé qui semblait appartenir à une autre dimension. Ses idées révolutionnaires se traduisaient dans des discours à la fois ironiques et grandiloquents, où sa mégalomanie légendaire se mêlait à des théories arrogantes et parfois nébuleuses. « N'importe qui peut construire des immeubles. C'est trop facile. Je ne construis pas d'immeubles. Je les rêve. »

Sa pensée personnelle pouvait se résumer à un concept clef : l'inconscient collectif secrète en lui-même ses propres maisons dont l'architecte n'est que le révélateur, découvreur d'une structure surgie ex nihilo à laquelle il apporte une simple mise en forme. Évidemment, personne ne comprenait ce que ça voulait dire, et ça avait, au final, peu d'importance. Sa vie privée, en revanche, offrait plus le champ à la controverse. Comme tout milliardaire normal, il avait des affaires de mœurs sur le dos. Son goût pour les jeunes filles était connu, pas plus cependant que chez la plupart des industriels et des stars qu'il côtoyait. Sa bibliothèque était une collection unique d'ouvrages concernant l'occultisme et la magie. On prétendait qu'il fréquentait des cercles secrets et pratiquait des rituels. Mais là encore, tout ça était devenu tellement banal. Lassitude contemporaine. Quand la transgression est devenue la norme, c'est la normalité qui devient suspecte. Christian aurait pu ne rester, comme tant d'autres avant lui, qu'un provocateur de plus, un simple histrion médiatique attendant la fin du show. Il était pourtant devenu bien plus que ça. Peut-être sans le vouloir.

Car quelque chose s'était produit. Quelque chose qui avait mis Christian au ban de ses semblables.  
Un accident.

Ça remontait au printemps 2012. Le Voyeur avait des sources là-dessus et elles étaient fiables. Un beau matin de mai, Christian avait eu l'idée de venir constater de visu l'avancée du chantier. La tour n'était encore qu'une structure de fils de métal surgie d'un trou dans le sol, une machinerie à nu sous le soleil. Christian s'était approché du sol éventré, avait fait quelques pas, les mêmes sans doute que le Voyeur en ce moment. Il avait regardé à l'intérieur, puis il s'était effondré. Les médecins avaient diagnostiqué une quasi mort cérébrale dès son admission aux urgences. Attaque cardiaque. Coma irréversible. Vie végétative entretenue par la machine. Et un soir, la respiration reprit. Christian avait ouvert les yeux. Reprise des fonctions vitales. Cas médical rarissime, inexplicable. Il avait retrouvé conscience, entouré de regards médusés et quasi effrayés. Plusieurs semaines s'étaient écoulées avant qu'il ne prononce le moindre mot. Et ses premiers mots n'avaient concerné qu'une seule chose : la tour Antenna.

Son activité avait repris en un temps record, ses facultés physiques intactes et presque décuplées,

sous les regards inquiets de ses collaborateurs. Il parlait peu, s'exprimait de plus en plus par gestes, passait parfois plusieurs minutes à fixer dans l'air des choses qu'il était seul à voir. Lésion cérébrale. Il était là mais absent, comme transformé. Ses croyances mystiques s'exprimaient jusqu'au délire. Certaines personnes affirmaient qu'il développait des facultés de prémonitions, des pouvoirs surnaturels. Son retour au Québec s'était fait dans une ambiance de conspiration. Sa famille, ses amis, avaient peur de lui. Il avait participé à « quelque chose » qui aurait mal tourné. Ces informations avaient été, bien sûr, soigneusement dissimulées par les médias. Personne n'avait envie de savoir que la future tour, « fusion entre l'homme, la nature et la technologie » était bâtie par un dingue. Mais le Voyeur savait, par ses moyens habituels, tout ce qu'il y avait à savoir. Il savait que l'accident de Christian avait laissé une trace quelque part dans l'immeuble.

Et cette trace, il était venu la retrouver ce soir.

La base de la tour s'ouvrait par trois grandes portes à tambour donnant sur trois halls d'accueil séparés, le quatrième côté donnant sur un espace vert équipé d'issues de secours. Dans les angles des murs se fondaient deux portes plus discrètes, réservées aux gardiens qui surveillaient l'édifice pendant les périodes de fermeture. L'entrée principale affichait les horaires d'accessibilité, de 7h à 21h du lundi au vendredi. Il était 20h.

Le Voyeur écrasa sa cigarette, s'engagea dans la porte à tambour et franchit le seuil du premier hall.

Il rentra dans la zone publique du bâtiment, celle que tout le monde pouvait traverser. Une salle au sol tronqué formait la partie supérieure d'une mezzanine donnant sur un jardin intérieur aux plantes exotiques élaborées en sculptures géométriques. Une rangée de sièges d'un rouge vintage bordait la partie droite, que surplombait une mosaïque d'écrans vidéo diffusant des images de jungles luxuriantes et de paradis exotiques. En contrepoint de ces cartes postales, trois vigiles à l'aspect moins utopique vérifiaient tout ce qui entrait et sortait. Le Voyeur les trouvait toujours un peu comiques avec leurs dégaines de dealers endimanchés et ces oreillettes qui ressemblaient à des spaghettis sortis de leurs cerveaux. Plus on renforçait les effectifs, plus les dispositifs de sécurité paraissaient friables, poreux, développant en eux-mêmes le mal qu'ils étaient censés contenir. Les groupes terroristes infiltraient depuis des années les agences privées de protection, la police, l'armée. Chaque niveau de corruption pénétrait l'autre de manière cyclique, permanente, frères jumeaux monstrueux se nourrissant chacun du sang de l'autre. Protection ? Barrières illusoire. Banderoles en papier. Mensonge. Mascarade. Il n'existait aucune protection. Ce qui voulait entrer finissait toujours par entrer. Ce qui voulait entrer était DÉJÀ à l'intérieur.

La partie périphérique du rez-de-chaussée était seule accessible aux visiteurs. Son centre était filtré par une rangée de portes automatiques actionnées par les badges des employés et résidents autorisés. Ce périmètre hermétique, carré aux parois métalliques d'une propreté clinique, était le véritable vortex de l'immeuble. Les dizaines de portes d'ascenseurs ultrarapides, soulignées d'un rebord lumineux comme des bijoux high-tech dans une vitrine, se reflétaient sur le sol marbré. Chaque jour, des centaines de personnes affairées s'injectaient dans les veines les nervures de la tour, fluide activant la machine.

Mais le Voyeur n'avait aucun travail ici et n'était pas concerné par l'activité des parties supérieures. Il contourna le sas par le grand couloir qui bordait la paroi extérieure, déambulatoire protégé par plusieurs centimètres de verre renforcé, à l'épreuve des balles et des attaques à la voiture-bélier. Sitôt quelques mètres franchis, le bruit de la foule disparaissait, absorbé par les isolants. Le Voyeur redevenait visiteur, promeneur égaré dans un lieu trop grand pour lui. Il redécouvrait, fasciné, cette architecture oblique, sans angles droits, où rien ne semblait mesurer la bonne taille, cette clarté omniprésente, absence d'aspérités qui éradiquait toute forme d'ombre ou d'obscurité. Comme toutes les constructions contemporaines, la tour Antenna avait appliqué avec un zèle scrupuleux les normes en vigueur appliquées aux situations d'urgences. Ordre pensé. Caméras vidéo dissimulées dans les détecteurs. Signalisation discrète, quasi subliminale. Les petits pictogrammes omniprésents étaient les hiéroglyphes d'une nouvelle pyramide égyptienne, chaque passage balisé, fléché, suivant la règle de sécurité n°1 : aucun élément susceptible de perdre ou d'enfermer quiconque en cas de sinistre. Ni impasses, ni ouvertures condamnées. Aucun passage trop étroit. Aucun escalier impraticable. Aucune sortie inaccessible. Aucun piège. Un espace public clair, fonctionnel, transparent, où rien n'avancait masqué, ne devait dissimuler quoi que ce soit, recéler le moindre danger. On s'y sentait bien, rassuré, guidé par une voix imaginaire qui vous disait sans

cesse où aller.

Le Voyeur s'arrêta au milieu du couloir.

Une petite porte grise s'ouvrait sur la gauche. La seule qui ne comportait aucun pictogramme. Avec une poignée en métal.

Rien autour. Pas un bureau, ni un local technique ou sanitaire. Aucune indication. Juste un autocollant triangulaire rouge dans le bord supérieur droit.

Accès interdit au public.

Pas de loquet de fermeture. Pas de serrure. Pas de digicode. Pas de cellule.

Juste une poignée à tourner.

Seul dans le couloir, le Voyeur attendait. Il ressentait toujours la même hésitation devant la première étape. La franchir, c'était passer un pacte. C'était déjà quitter le monde concret pour rentrer dans le jeu. C'était passer une entrée pour un lieu dont il ignorait la sortie.

Il tourna la poignée, ouvrit la porte.

Et vit un gouffre noir.

Le résultat de l'accident de Christian J. Christian.

Il alla à sa rencontre, laissant la porte se refermer derrière lui, sous l'œil placide de la caméra qui avait tout enregistré.

Un interrupteur automatique se déclencha. Le néon clignota puis se stabilisa, éclairant l'escalier de service. C'était l'accès au sous-sol, colimaçon qui s'enfonçait dans les racines du bâtiment sur une distance de trois étages. Le coffrage hermétique de béton avait l'aspect brut d'une coulée de lave à peine solidifiée. Aucun son, juste la vibration à peine perceptible des activités lointaines de la ville. Rames de métro, machines, chuintement liquides des eaux d'évacuation. Échanges de matières viscérales et mécaniques, rumeurs souterraines.

Le Voyeur avait envie d'une autre cigarette. Sa gorge était sèche.

Il arriva au troisième palier, interruption nette de l'escalier aboutissant à quelques mètres carrés de surface nue. Un cube sans aucune installation, pas même une bouche d'aération. Un espace vide, sans issue, si dépourvu d'échappatoire que même l'humidité en était absente. Cauchemar de claustrophobe, dont l'un des côtés brillait. Un rectangle vertical sur le mur gauche. Une paroi réfléchissante.

Un miroir de deux mètres de haut, qui allait jusqu'au sol.

Le Voyeur s'approcha, face au verre. Le miroir était fendu en deux. Une fissure le traversait en biseau de haut en bas.

Le Voyeur se regarda dans le miroir. Un visage, un corps qu'il aurait dû connaître par cœur, mais qui, il ne savait pourquoi, lui renvoyait à chaque fois l'image d'un étranger. Des yeux bleu clair derrière des lunettes noires. Une silhouette mince sous un manteau en cuir noir. Depuis toujours, on lui disait qu'il ressemblait à une femme. Des mains fines, à la peau translucide, sorties d'une estampe japonaise. Des cheveux longs, vague châtain clair qui retombait sur ses épaules. Des mains de femme, des cheveux de femme.

La panique l'envahit. Une fièvre glacée monta depuis ses entrailles jusqu'à sa tête, liquéfiant ses viscères, coupant sa respiration. L'horrible pièce referma ses angles sur lui, lui faisant perdre tous ses repères. Les murs se rapprochaient de lui, l'absorbaient. La suffocation serra son thorax, tout son corps appelant de l'air, étouffé sous la masse de terre et de bitume qui écrasait sa poitrine. Un choc douloureux le réveilla. Il était tombé à genoux, adressant à son propre reflet dédoublé, fêlé en deux, une supplication muette, désespérée. Non. Par pitié. Non.

Je ne veux pas y aller. Pas cette fois. Je ne peux pas.

De l'autre côté, quelque chose l'attendait. De l'autre côté, il allait trouver ce qu'il était venu chercher, et cette chose allait lui sauter au visage pour le déchirer. Elle allait brûler son cerveau, cramer son âme et le précipiter en enfer. De l'autre côté, il allait perdre le peu qui lui restait. Ce jeu aurait sa peau, sa raison. Tôt ou tard. Peut-être était-il déjà trop tard. Peut-être avait-il toujours été trop tard, depuis le début. Depuis bien avant la Galerie Noir.

Mais le désir était en lui, ancré. Désir profond, indissociable de la peur, soudé à son angoisse par le même battement de cœur, le même halètement. Il le reconnaissait comme un animal familier, agrégat de

pulsions qui mordait sa nuque, faisait monter une détermination froide dans son bas-ventre, un fourmillement au bout de ses doigts. Symptômes du besoin. Loi du manque. Désir irrépressible. Encore. Désir.

Il se releva, s'efforça de retrouver son calme. Il devait aller jusqu'au bout. Parce que c'était la règle, parce que c'était comme ça. Franchir la prochaine étape. Il réajusta son manteau noir, se regarda à nouveau dans la glace. Oui, il était ce qu'il était, rien d'autre. Il n'avait pas le choix.

Il posa sa main sur le verre. Les gonds du miroir pivotèrent vers l'intérieur, révélant une nouvelle entrée.